Document generated on 06/06/2025 12:28 a.m.

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Nomadland
Le souvenir de ceux qui passent

Guilhem Caillard

Number 327, Summer 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/96775ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Caillard, G. (2021). Nomadland : le souvenir de ceux qui passent. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 25–25.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NOMADLAND

LE SOUVENIR DE CEUX QUI PASSENT

GUILHEM CAILLARD

Depuis son premier long métrage, ***Songs My Brothers Taught Me***, récit initiatique pudique plongé au cœur d'une réserve autochtone, la fascination à l'égard de Chloé Zhao n'a cessé de croître. Un intérêt particulièrement accru au lendemain de la 93e cérémonie des Oscars où le troisième film de la réalisatrice, ***Nomadland***, a remporté trois statuettes.

La cinéaste incarne de façon très personnelle un nouvel élan du cinéma indépendant américain en soif de voix dissonantes. Les laissés-pour-compte de la société moderne, écartés du monde pour des raisons sociales, économiques, raciales, peuplent ses drames intimistes. Le travail de Zhao s'inscrit dans les pas des auteurs ayant posé un regard révisionniste sur le western dès la fin des années 1960, elle qui partage également la sensibilité de Kelly Reichardt (***First Cow***, ***Meek's Cutoff***). Car ce sont bien les mythes du Midwest qui sont ici mis à mal, comme dans son deuxième film, ***The Rider*** (2017). L'entreprise est d'autant plus captivante considérant le parcours de la réalisatrice : adolescente, elle immigre à Los Angeles après avoir quitté la Chine, et, à 39 ans, elle compte aujourd'hui parmi les meilleurs espoirs d'Hollywood.

Nomadland est basé sur le livre éponyme, enquête de terrain pour laquelle la journaliste Jessica Bruder a parcouru 24 000 kilomètres pendant trois ans afin de découvrir la sous-culture des nomades aux États-Unis. Elle y a rencontré des femmes et des hommes en quête d'absolu, pour qui le nomadisme s'avère un choix, mais surtout la conséquence de la perpétuelle détérioration du tissu social depuis la crise économique de 2008.

Fern (Frances McDormand) quitte Empire, une ville fantôme créée autour d'une usine d'exploitation de gypse. L'arrêt soudain des activités a entraîné la désertion des lieux et, ultime symbole d'abandon, la disparition de son code postal. Veuve depuis peu, la sexagénaire perçue par ses proches comme une excentrique décide de vivre sur les routes à bord d'un véhicule aménagé. Des Badlands du Dakota, où elle trouve un boulot saisonnier dans un camping, au Nebraska, en passant par l'Arizona et la Californie où elle travaille chez Amazon, Fern rejoint des groupes de nomades, et apprend à apprivoiser les codes de cette microsociété d'un genre nouveau.

Elle rencontre Linda May, qui a trimé toute sa vie et touché un unique chèque de 550 $ pour sa retraite… La conversation durant laquelle cette dernière confie à Fern avoir un temps songé au suicide est désarmante : dans l'exiguïté d'un fourgon, au plus près des visages, Chloé Zhao admire la résilience de ces femmes, sans jamais pour autant donner de leçons. C'est sans une once de misérabilisme qu'elle nous fait découvrir Swankie, dont le regard bleu clair trahit un amour de la vie, malgré les embuches et la maladie. Atteinte d'un cancer, cette femme de 75 ans refuse l'enlisement et reprend la route vers l'Alaska, où l'attendent encore de beaux souvenirs. Les vidéos contemplatives qu'elle filme (des centaines de nids d'hirondelles en pleine nature) sont accompagnées sans artifice par la musique apaisée du compositeur italien Ludovico Einaudi.

Le récit cumule ainsi les moments de grâce. C'est un drame au réalisme social jamais frontalement politisé, qui effleure plutôt que confronte. À l'image de ces plans récurrents, véritable colonne vertébrale du cinéma de Chloé Zhao, où la caméra suit des personnages en marche, à la tombée du jour. Fern déambule au milieu des chaises de camping et des véhicules de fortune tant chéris par les nomades. La réalisatrice se repose sur Frances McDormand, comédienne magistrale, dont le visage exprime avec retenue la peine, parfois la joie et le désir de vivre. Sa fébrilité transparaît lorsqu'elle salue des compagnons de la main, comme le ferait une enfant, ou tandis qu'elle sautille d'une pierre à l'autre dans le parc des Badlands, fascinée par l'endroit et surtout confortée dans ses choix d'affranchissement.

Nomadland brille aussi pour ses magnifiques scènes de départ auxquelles assiste sans cesse Fern. Tandis que s'éloignent les caravanes de ses amis, elle reste, seule, pour emprunter une autre direction. Le récit explore ainsi avec tact les notions de passage, de persévérance et de vide (dont celui ressenti par Dolly, la sœur de Fern, qui souffre de leur séparation). Et par-dessus tout, il y a la nécessité du souvenir. Car, comme le déclare si bien un des personnages, « What's remembered, lives. »

Ce dont on se souvient, vit.